

# SAINT VENANT, ABBÉ DE TOURS

5 e siècle

Fété le 13 octobre

La puissance céleste fait aux Églises et aux peuples de la terre un présent à la fois unique et multiple, lorsqu'elle accorde continuellement au monde non seulement des intercesseurs favorables pour les pécheurs mais encore des docteurs pour la vie éternelle. Ainsi ce qui paraît n'être qu'un seul don est cependant double quand cela est accordé par la Majesté divine parce que ceux qui ont voulu demander, ont obtenu abondamment, suivant cette parole :

«Demandez et vous recevrez», etc. Donc, l'esprit humain doit rechercher soigneusement et incessamment quelle a été la vie des saints, afin que, provoqué par cette étude enflammé par cet exemple, il tende toujours vers ce qu'il connaît être agréable à Dieu et mérite d'être délivré par lui ou d'en être exaucé. Voilà ce que les saints ont recherché de la divine Majesté lui demandant continuellement de leur insinuer ces vertus dans le coeur, de les accomplir dans leurs oeuvres, de les exprimer par leur bouche, afin que l'esprit étant purgé de pensée, de parole et d'action, il pensât purement, parlât avec justice et agît avec honnêteté. Il arriva de là que, tandis qu'ils se soumettaient à ce qui pouvait être agréable à la divinité, ils obtinrent d'être déchargés de la dette du péché, d'être tirés du borbier contagieux des vices et invités, à cause de leur mérite, à entrer dans le royaume céleste. Ils se mettaient en effet devant les yeux les exemples de leurs prédécesseurs et célébraient le Seigneur tout-puissant à cause des vertus de ceux qu'ils cherchaient, comme nous l'avons dit, à prendre pour modèles. Et nous aussi, en essayant de dire quelque chose à la louange du serviteur de Dieu, l'abbé Venant, nous rendons plutôt à la divinité ses propres dons, qui ont été certainement accomplis par sa main divine, que nous ne parlons des choses mêmes que les saints ont opérées et nous la supplions d'ouvrir la bouche d'un muet pour publier les oeuvres de ce moine, car si nous nous reconnaissons véritablement fort petit en savoir, nous savons bien aussi, en notre conscience, que nous sommes pécheur.

Saint Venant habitait le territoire de Bourges. Il était, quant à son rang dans ce monde, né de parents libres et chrétiens. Arrivé à l'âge où la jeunesse est dans sa fleur, il fut engagé par ses parents dans le lien des fiançailles. Et comme, suivant le penchant de cet âge, il se prêtait avec grâce à aimer la jeune fille, lui portant souvent des friandises et allant jusqu'à lui offrir les pantoufles, il lui arriva, par une inspiration de Dieu, de venir à Tours. Il y avait alors un monastère voisin de la basilique de Saint-Martin, où l'abbé Silvin conduisait, sous un sceptre austère, un troupeau consacré au service de Dieu. Le bienheureux vint trouver l'abbé, et voyant les vertus de saint Martin, dit en lui-même : «Il me semble qu'il vaut mieux servir le Christ sans souillure que d'être engagé par le mariage dans la contagion mondaine. J'abandonnerai ma fiancée du pays de Bourges et je m'attacherai par la foi à l'Église afin que je ne démente pas par mes oeuvres les sentiments que j'ai dans le coeur.» Roulant ces pensées dans son esprit, il arriva devant l'abbé, et s'étant jeté à ses pieds, il lui découvrit ses sentiments intimes en versant des larmes. Et celui-ci, rendant grâce à Dieu de la foi de ce jeune homme et lui adressant une allocution sacerdotale, lui fit couper les cheveux et l'admit dans les rangs de la milice monastique. Dès ce moment, celui-ci se montra si plein d'humilité à l'égard de ses frères, de charité envers tous, et il parvint à un si haut degré de sainteté, que tous lui étaient attachés comme à un proche parent. En sorte que, l'abbé étant mort, il fut appelé par le choix de ses frères à le remplacer.

Un certain dimanche, invité à célébrer le saint sacrifice, il dit aux frères : «Déjà mes yeux se couvrent de ténèbres, et je ne puis plus lire dans un livre. Faites-moi donc remplacer par un autre prêtre.» Tandis que le prêtre officiait, il se tenait tout près de lui, et lorsqu'arriva le moment où, suivant la coutume catholique, la sainte offrande devait être bénie par le signe de croix, il aperçut à une fenêtre de l'abside comme une échelle posée, par laquelle descendait un vénérable vieillard, honoré des marques du sacerdoce, qui de sa main étendue bénissait le sacrifice offert sur l'autel. Ces choses se passaient dans la basilique de Saint-Martin; mais personne ne mérita de les voir que lui, et nous ne savons pour quelle raison les autres ne le virent point. Il le raconta toutefois depuis à ses frères, et il n'y a pas de doute que le Seigneur n'ait fait voir ces choses à son fidèle serviteur, à qui il avait daigné révéler les secrets des mystères célestes. Le même saint Venant, en effet, revenant un dimanche, appuyé sur son

bâton, de visiter les basiliques des saints après y avoir prié, s'arrêta immobile au milieu du parvis de l'église du saint confesseur, prêtant l'oreille, et les yeux fixés longtemps vers le ciel; puis ayant fait quelques pas, il se mit à gémir et à pousser de longs soupirs.

Interrogé par ceux qui l'accompagnaient pour savoir ce que c'était, ou s'il avait aperçu quelque chose de divin, il répondit : «Malheur à nous, nonchalants et paresseux que nous sommes. Je vois, que dans le ciel la solennité de la Liturgie est avancée, tandis que nous, paresseux, nous n'avons pas encore commencé la célébration de ce mystère. Je vous dis en vérité, que j'ai entendu les voix des anges dans le ciel, chantant : «Saint ! Saint !» et proclamant les louanges du Seigneur.» Puis il ordonna que la Liturgie fut aussitôt célébrée dans le monastère. Je ne veux point non plus passer sous silence qu'une fois, comme il revenait encore des églises, selon sa coutume, après y avoir prié, et qu'on chantait à la Liturgie, dans la basilique de Saint-Martin, les paroles de l'oraison dominicale, au moment où les chœurs disaient : «Délivrez-nous du malin,» il entendit une voix qui sortait d'une tombe et disait de même : «Délivrez-nous du malin.» Ce qu'on peut bien croire qu'il n'entendit pas sans être d'un mérite parfait. Il lui fut aussi donné, étant venu au tombeau du prêtre Passivus; d'apprendre de lui et la nature de son mérite et la quantité de soulagement qu'il recevait. Bien que ce soient là de grandes choses, je crois devoir parler maintenant de la grâce que par son intermédiaire le Seigneur accordait aux malades, car il ne faut pas douter, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que la Main de Dieu n'ait agi par celui à qui le Seigneur voulut bien faire les grandes révélations que nous avons rapportées. Un jeune garçon nommé, Paul, qui souffrait de grandes douleurs aux cuisses et aux jarrets, vint trouver le saint, et s'étant jeté à ses pieds, se mit à le prier d'obtenir de la Miséricorde de Dieu, par sa prière, un soulagement à ses maux. Celui-ci pria sur-le-champ; puis ayant frotté les membres du malade avec de l'huile bénite, il le fit reposer sur son lit, et au bout d'une heure, il lui ordonna de se lever. L'enfant se leva et par les mains du saint, fut rendu guéri à sa mère.

L'esclave d'un certain Farétrus, qui haïssait son maître, se réfugia dans l'oratoire du saint abbé. Le maître rempli d'orgueil, et profitant de l'absence de l'homme de Dieu, enleva son serviteur et le tua. Mais bientôt il fut saisi de la fièvre et rendit l'âme. Très souvent par ses prières, le saint arrêta des fièvres quartes, tierces et autres. Par le signe salutaire de la croix, il combattit le venin des pustules malignes, et en invoquant le Nom de la Trinité, il délivra du démon les possédés. Souvent il eut aussi à lutter contre les démons, mais il sortit vainqueur de ces combats. S'étant levé de son lit une certaine nuit pour aller dire l'office, il vit deux grands béliers debout devant sa porte, comme s'ils avaient attendu son arrivée, qui sitôt qu'ils l'aperçurent s'élançèrent sur lui avec fureur. Mais lui, leur ayant opposé le signe de la croix, les vit disparaître et entra sans crainte dans son oratoire. Une autre nuit, revenant de l'oratoire, il trouva sa cellule pleine de démons et il leur dit : «D'où venez-vous ?» – «De Rome, répondirent-ils, nous en sommes partis hier pour venir ici.» Et il leur dit : «Retirez-vous, détestables, et n'approchez pas d'un lieu où le nom de Dieu est invoqué !» A ces paroles, les démons s'évanouirent comme la fumée. L'homme qui avait reçu la grâce d'accomplir ces grands miracles et d'autres semblables, après avoir rempli le cours de la vie présente, sortit du siècle pour jouir de la vie éternelle, et son sépulcre est souvent glorifié par un grand nombre de miracles éclatants. Un démon avait troublé l'esprit d'un serviteur du monastère nommé Mascarpion, lequel en fut possédé pendant trois années et venait faire des contorsions démoniaques au tombeau du saint. Il fut, à ce que nous croyons, délivré de ce démon par la prière du bienheureux et il vécut pendant de longues années sain d'esprit. La femme de Julien, qui était atteinte de la fièvre quarte, fut délivrée de tout feu et de tout frisson dès qu'elle eut touché le tombeau du saint homme. La femme de Baudimond était dans le même cas et elle fut guérie aussitôt qu'elle se fut prosternée et qu'elle eut prié auprès du lit du même saint. Nous avons entendu dire beaucoup d'autres choses de lui, mais celles que nous avons écrites suffisent, si je ne me trompe, pour en établir la créance dans l'esprit des catholiques.

Écrit par saint Grégoire de Tours dans *Vie des pères*